

qui avait le plus contribué à le rendre célèbre, c'était son parapluie.

Ce parapluie ne ressemblait à aucun autre parapluie qu'on eût jamais vu.

Ce n'était pas seulement un vulgaire objet d'utilité, c'était un monument véritable, construit sur les plans élaborés par son propriétaire en personne. Il était vaste comme un toit et solide comme un pont. Il avait un beau manche en noyer verni, terminé par une corne de cerf recourbée, et, à l'autre bout, un cylindre en cuivre reluisant. Ses baleines, grosses comme le petit doigt, étaient ornées en bas d'une belle boule dorée. De plus, il était rouge écarlate, mais d'un écarlate à faire pâlir la palette de Rubens.

Il servait également à protéger son maître contre la pluie et contre les chaleurs caniculaires ; et quand, sur la route poudreuse, son disque aveuglant étincelait sous les rayons du soleil, il n'y avait pas d'œil humain qui pût en soutenir l'éclat.

Ce parapluie était l'orgueil du bon Monsieur Schikaneder. Assurément, en sa qualité de directeur, M. Schikaneder aimait l'art, son théâtre et ses artistes, mais il aimait davantage son parapluie, dont il ne se séparait jamais, et c'est à lui, surtout, qu'il devait sa grande notoriété.

On conçoit aisément les fous rires de la bande joyeuse, quand l'exclamation d'Amadeus était venue signaler l'approche de ce singulier personnage. Ces rires irrévérencieux, à grand-peine étouffés au moment où Schikaneder était passé sur la route, à quelques pas devant eux, avaient recommencé de plus belle, et Dieu sait le temps qu'ils auraient duré, quand de larges gouttes de pluie, tout à coup, vinrent rappeler les jeunes écervelés à la réalité des choses de ce monde.

Ils n'avaient pas songé à se prémunir contre les averses légendaires qui attristent si fréquemment cet aimable pays. Ils se levèrent à la hâte et, sans réfléchir davantage, s'enfuirent à toutes jambes dans la direction de la ville. Mais ils avaient à peine dépassé l'abri des arbres, que l'orage éclatait dans toute sa violence.

Cependant, à cent pas devant eux, d'une allure lente et mesurée, le parapluie rouge, déployé, s'éloignait majestueusement, abritant sous son immense envergure Schikaneder triomphant, au milieu de la tourmente.

Mus par la même pensée, tous trois s'étaient précipités en même temps, si bien que le pauvre directeur qui ne s'attendait à rien de pareil, tout à coup, sentit un choc formidable ébranler les parois de son abri. A la fois indigné et effaré par cette brusque attaque, Schikaneder n'avait pas encore repris son équilibre, qu'il vit en face de lui Mozart et les deux jeunes filles, tout rouges et tout essouffés, ne songeant plus à rire et implorant une petite place à ses côtés.

Remis de l'émotion qui l'avait secoué, Schikaneder eut un sourire d'orgueil.

— Venez, mes enfants, dit-il, venez, mon

parapluie nous abritera tous ; il est grand, il est solide, et il en a vu bien d'autres.

Puis, s'adressant à la sœur de Mozart.

— Veuillez accepter mon bras, Mademoiselle.

Et tous ensemble prirent le chemin de Salzbourg, Nanette au bras de Schikaneder ; derrière eux, Thérèse et Mozart serrés l'un contre l'autre, couverts à demi, mais n'y prenant point garde.

Le trajet était court et bientôt ils furent arrivés à destination. Aussi le bon Schikaneder ne put-il jamais comprendre comment, sous son parapluie, tandis que lui et Nanette n'avaient pas reçu une goutte d'eau, Amadeus et sa compagne avaient bien pu s'y prendre pour arriver à la ville dans un état pitoyable, n'ayant absolument de sec que la partie supérieure de leurs petites personnes ; il ne comprit pas davantage pour quelles raisons, en lui adressant ses remerciements, Mozart lui avait serré la main avec effusion, protestant qu'il garderait toute sa vie le souvenir de l'immense service que lui avait rendu l'excellent directeur.

— Jamais, Monsieur, s'était-il écrié, les yeux brillants de joie, tandis que Thérèse, toute rougissante, tenait les siens baissés, jamais je n'oublierai cette promenade ; à toute époque de ma vie je serai heureux de vous donner un témoignage de ma gratitude. N'oubliez pas Amadeus Mozart.

Schikaneder, abasourdi, contempla un instant le jeune homme, puis, sans chercher davantage à deviner ce mystère, il fit un grand salut et disparut avec son parapluie.

Douze années s'étaient écoulées. Après avoir subi toutes les traverses auxquelles peut être exposé un honnête directeur de théâtre, Schikaneder, à bout de ressources, était venu à Vienne pour tenter une dernière fois la fortune.

Pendant ce temps, le petit Amadeus de Salzbourg était devenu Mozart et touchait à l'apogée de sa gloire ; il venait de terminer le *Mariage de Figaro*, et depuis longtemps, *Don Juan* avait porté son nom aux quatre coins de l'Europe.

Alors Schikaneder eut une idée et, sans la mûrir davantage, il s'en alla tout droit sonner à la porte du maître auquel on annonça, par son nom, l'ancien directeur du théâtre de Salzbourg.

— Schikaneder, dit Mozart, . . . Schikaneder ? Je ne connais pas . . . Puis, après un silence : N'importe, dit-il, faites entrer.

Aussitôt introduit, Schikaneder fit plusieurs révérences, toussa légèrement, puis, tout à coup, prenant son courage à deux mains, découvrit l'immense machine écarlate que jusqu'alors il avait tenue cachée derrière son dos, et la déploya dans toute sa splendeur, aux yeux stupéfaits du maître.

Devant cette apparition, Mozart n'avait pu retenir un soubresaut, puis s'était abandonné à une explosion d'hilarité prolongée. . . .

En vain, pour se donner une contenance,

Schikaneder s'éventuait à raconter longuement tous ses malheurs et les efforts qu'il avait faits sans parvenir à sortir de peine ; en vain, pour s'excuser de son audace, il rappelait au maître ce . . . service, . . . ce fameux service, qu'il avait été si heureux et si fier de rendre au *grand homme*, le jour de l'orage de Salzbourg, Mozart n'entendait rien ; la vue du parapluie avait suffi, et, peu à peu, il était tombé dans une rêverie profonde.

Perdu dans ses souvenirs, il revivait ce jour de bonheur, où le merveilleux parapluie avait joué un si grand rôle ; il sentait encore sous son bras le bras souple de la petite Thérèse et sur ses lèvres les baisers de son premier amour.

Pour remercier Schikaneder, Mozart composa pour lui la *Flûte enchantée*, et c'est dans l'œuvre merveilleuse que le cher couplet écrit sous les arbres du Parc d'Aigen a trouvé sa place.

*La Flûte enchantée* porta bonheur au pauvre vieux Schikaneder et conjura les injustices du sort à son endroit.

A sa mort, survenue bientôt après, Mozart fut informé qu'il héritait du parapluie.

Un bienfait n'est jamais perdu.

HERVÉ.

## LE PROFESSEUR

Chez les humains, est-il plus utile carrière  
Que celle consacrée à notre instruction, —  
Du faible, le soutien, — du monde, la lumière,  
Et formant la grandeur de toute nation !  
Du champ stérile encore de notre intelligence,  
Les maîtres vigilants sont les cultivateurs,  
Et du bon grain jeté sur ce terrain immense,  
Les peuples enrichis forment les moissonneurs.  
Ce sont les professeurs qui gouvernent le monde,  
Et plus peut-être que les rois les plus puissants ;  
Car, de l'instruction, l'influence féconde  
Fait les grands citoyens, les états florissants.  
Compléter des parents l'anguste ministère,  
Les aider à remplir leur sainte mission,  
Travailler sans relâche au progrès sur la terre,  
Telle est du professeur la haute fonction.  
Le savoir, pour tout homme, est un ami fidèle,  
Lequel, soit dans la joie ou dans l'adversité,  
Sans le trahir jamais, à ses pensées se mêle,  
Et comme un conseiller, demeure à son côté.  
L'instruction à l'âme est aussi nécessaire  
Que l'air vital au corps et que l'aile à l'oiseau,  
Que le feu du soleil l'est aux fruits de la terre,  
Qu'aux habitants des mers, le domaine de l'eau.  
Instruction nous sert comme une armure forte,  
A l'aide de laquelle on combat bien des maux.  
Aux plaisirs les plus purs, elle ouvre à nous la

[porte.

Et pour notre esprit des trésors les plus beaux.  
Des études, aussi séduisantes qu'utiles,  
Oh ! qui peut en douter ? ce sont celles de l'art :  
Mais qui non-seulement appartiennent aux villes,  
L'humble habitant des champs en veut aussi sa

[part,

Eh mais ! celui qui peut de la grande nature,  
Voir de près, chaque jour, les tableaux si divers,  
Et de l'onde qui coule écouter le murmure,  
Et des chœurs des bois admirer les concerts.  
Non rarement dans l'âme a plus de poésie,  
Et semble plus dispos à comprendre les arts  
Que ceux qui loin des champs voient s'écouler

[leur vie,

Ayant pour horizon des créneaux, des remparts :  
Aussi le plus souvent c'est dans la solitude  
Que l'homme jouissant d'un fertile repos,  
Aux méditations ayant plus d'aptitude,  
Trouve, épure et finit ses écrits les plus beaux.